

les campagnes. Pour ceux-là, votre raison ne vaut rien. Par conséquent, les avantages de la propriété individuelle des instruments de travail, au point de vue de l'ardeur à la besogne, n'existe pas dans la foule d'entreprises où la majorité des travailleurs travaillent pour autrui ; ces avantages n'existent que là où, comme dans les campagnes, il y a des petits propriétaires travaillant chacun leur bien propre.

*Le Paysan.* — Ça c'est vrai que l'ouvrier d'une grande usine ou l'employé d'une grande compagnie de chemins de fer, ou même le journalier que j'emploie, n'ont pas autant d'intérêt que moi, qui cultive mon propre champ, à travailler d'arrache-pied, à économiser les matériaux qui ne leur appartiennent pas.

*Le Soc.* — Or, remarquez, camarade, que de plus en plus, dans les villes, où la grande industrie et les grandes compagnies se développent, les salariés travaillant pour autrui sont de plus en plus nombreux.

*Le Paysan.* — C'est vrai.

*Le Soc.* — Quant à la liberté de la concurrence, à la liberté du travail, comme on l'appelle quelquefois, c'est très beau aussi en théorie : nous a-t-on assez chanté les beautés de la libre concurrence et de la liberté du travail ? Chacun a le droit de choisir son travail, chacun a le droit d'ouvrir boutique, de créer une entreprise, de quitter son patron, si celui-ci lui déplaît, pour chercher du travail ailleurs ; il s'ensuit une noble émulation ; les produits baissent, au plus grand profit des consommateurs ; on perfectionne sa façon de travailler, son machinisme, pour faire mieux que le voisin, et tout cela profite à tous, au progrès général. N'est-ce pas que vous avez entendu cette chanson plusieurs fois, camarade ?

*Le Paysan.* — Je la chante même souvent et j'allais vous la chanter. Mais je vois que vous la connaissez aussi bien que moi. Eh bien, tout ce que dit cette chanson-là, est-ce que ce n'est pas vrai ?

*Le Soc.* — Non, tout cela n'est pas vrai ; une partie de cela seulement est vrai, une faible partie.

*Le Paysan.* — Ah !

*Le Soc.* — Il est vrai, par exemple, que la concurrence a servi parfois la cause du progrès, a provoqué des découvertes, a diminué d'une façon heureuse pour les consommateurs, le prix de beaucoup de produits de première nécessité.

Mais il n'est pas vrai que l'on ait le choix de son travail : la pauvreté oblige une foule d'entre nous à accepter le premier travail qui s'offre ; la peur de rester sur le pavé nous contraint d'accepter n'importe quel salaire de famine, de supporter n'importe quelle avanie de la part de l'employeur. Pour le pauvre, la liberté de travail, la libre concurrence n'est qu'une apparence, un leurre.

Pour lui, d'ailleurs, cela crève les yeux, une foule de profes-